

L'habitant d'un autre coquillage enseignera la navigation. Le *Nautilus* ou *navigateur*, reptile marin à huit bras, se bâtit de sa propre substance une conque en forme de navire, y met assez d'eau pour lui servir de lest, élève deux de ses bras, déploie au vent la membrane ou *voile* qui les unit, en allonge deux autres dans la mer comme deux avirons, en avance une cinquième qui lui tient lieu de gouvernail, et traverse ainsi l'Océan à voile et à rame, étant lui-même son navire, son pilote, et son équipage. Ce n'est pas tout : une tempête s'annonce-t-elle, un ennemi est-il à craindre ? L'industriel *argonaute* replie sa voile, rentre ses avirons et son gouvernail, emplit d'eau son bâtiment et s'enfonce dans l'abîme. Le danger est-il passé ? Il renverse sa barque dessus dessous, y produit le vide et la fait remonter. Arrivé à la surface, il la retourne adroitement, la remet à flot, déploie de nouveau sa voile et recommence à voguer au gré des vents.

Quand l'homme trouvera-t-il le secret d'échapper ainsi à la tempête ?

Mais ne restons pas toujours dans les ondes amères de l'Océan ; entrons un peu dans les fleuves et les rivières. Tout le monde y connaît l'*écrevisse*, avec ses tenailles et sa cuirasse en croûte. Mais tout le monde connaît-il la merveille qui s'opère en elle chaque année ? Sans parler de l'incroyable faculté qu'elle a de reproduire les cornes et les pattes qu'on lui arrache ou qu'elle s'arrache elle-même, disons un mot de la transmutation complète qu'elle subit tous les ans. Elle se dépouille non seulement de sa robe écailleuse, mais encore de toutes ses parties cartilagineuses et osseuses, même de son estomac et des intestins ; elle se refait à neuf tout entière. Pour comble de singularité, il paraît qu'avec son nouvel estomac elle digère l'ancien. Qui comprendra jamais tout cela ? qui comprendra jamais cette mort et cette résurrection annuelles ? mort et résurrection qui sont communes à l'*écrevisse* avec tous les animaux de son espèce. Que de mystères !

En voici de non moins étonnants :

Dans les ruisseaux, dans les fossés, dans les mares et sur la vase qui est au fond, et au milieu des lentilles qui en tapissent la surface, il est un petit *ver* ou *insecte* à plusieurs pieds, nommé pour cette raison *polype*. Se croit-il menacé, il contracte ses pieds ou ses bras, car ils lui sont l'un et l'autre ; il se rapetisse de manière à se rendre presque imperceptible. Se voit-il en assurance, il se dilate, il étend ses bras, il les allonge, il marche, il saisit de petits insectes, de petits vers qu'il dévore tout entiers. Souvent deux *polypes* avalent le même ver, chacun par un bout ; quand alors ils se rencontrent, plus d'une fois il arrive que l'un avale l'autre avec la portion du ver qui se trouve dans son corps. Ce qui est encore plus curieux, c'est qu'au bout d'une heure le *polype* sort sain et sauf du corps de celui qui l'avait englouti ; il n'y perd que sa proie. Mais ce qui confond toutes les idées et qui n'appar-

tient qu'à lui, c'est qu'on peut le *découper*, de long ou de large, en autant de morceaux qu'on voudra, *chaque morceau* deviendra un *polype complet* qui en produira d'autres à son tour. Il n'y a qu'un siècle qu'on a pris garde à ce prodigieux vermisseau ; la science ne tente même pas d'en expliquer les mystères et les merveilles. Combien d'autres, semés sous nos pas, auxquels nous ne daignons pas même regarder !

Depuis l'invention du *microscope*, lunette qui grossit étonnamment les petits objets, on a découvert dans chaque goutte d'eau où l'on a fait infuser des parties animales ou végétales, tel que du poivre, *tout un monde de petits animalcules* invisibles à l'œil nu et inconnus aux anciens. Un observateur célèbre, Senwenhoek, (Journal des Savants, du 14 mars 1678) en a compté jusqu'à deux *mille*, quelques fois même jusqu'à *huit* et *dix mille* dans une *seule* goutte de pluie où ils nagent comme dans une *vaste mer*. Il estime que *mille millions* n'en sont pas aussi gros qu'un grain de sable ordinaire ; cependant chacun a sa forme spéciale. Il y en a de sphériques, il y en a de plats, il y en a de longs ; il y en a qui changent de forme à chaque instant ; il y en a qui s'ouvrent en entonnoir pour saisir leur proie ; car ils mangent et digèrent. Il y en a de si voraces, qu'ils se mangent les uns les autres. Les uns pondent des œufs, les autres produisent de petits vivants. Coupés en deux, chaque morceau devient un animal complet. Mis à sec, ils se contractent et expirent ; humectés de nouveau, ils ressuscitent après des années entières et jusqu'à vingt fois. Humilions nous, confondons-nous en voyant Dieu si admirable dans des choses si communes.

### Beauté du Lilas.

Presque tous les auteurs qui se sont occupés du langage symbolique des fleurs ont fait du Lilas le symbole des tendres émotions, parce que rien n'a plus de charmes que les premières émotions que son aspect nous cause au retour du printemps. En effet, la fraîcheur de sa verdure, la flexibilité de ses rameaux, l'abondance de ses fleurs, leur beauté si courte, si passagère, leur couleur si tendre et si variée, tout en lui rappelle ces douces et suaves émotions que nous éprouvons à la vue des personnes qui nous sont chères, ou des objets et des lieux que nous aimons.

Deux choses doivent surtout fixer notre attention dans le *Lilas* : l'arbuste, d'abord, et ensuite ses fleurs.

Considéré comme arbuste, le *lilas* est sans contredit un des plus beaux et des plus gracieux que nous ayons. Il s'élève à la hauteur de dix à douze pieds, et buissonne très bien si on ne le contraint pas. Tout en lui est flatteur ; la fraîcheur de son feuillage, l'agréable couleur et la douce odeur de ses fleurs ; aussi, quoiqu'il soit excessivement multiplié dans nos jardins, ne le paraît-il jamais assez. Tantôt disposé en longues allées, il nous offre des promenades déli-